

Un mauvais plaisantin

Le Mot d'esprit, de 1905, est apparemment l'œuvre la plus philosophique de Freud. Véritable *corpus* ayant tête et queue, divisé de façon toute hégélienne en trois parties – analytique, synthétique, théorique –, il se propose, en effet, dès l'introduction, de rassembler en un tissu vivant les réflexions antérieures sur le sujet, éparses ici et là, et de les organiser en système. La volonté de Freud y est « d'agrèger en un tout organisé » ce qu'il appelle, faisant allusion au poète latin Horace, les *disjecta membra*¹ afin de leur donner vie, forme et sens. Plus tard, dans une *Lettre à Lou Salomé* du 22 novembre 1917², il reprend cette même expression,

1. *Satires*, I, 462.

2. « J'admire chaque fois votre art de la synthèse qui remplace, où ils doivent être, les *disjecta membra* rassemblés par l'analyse et les entoure d'un réseau de tissus vivants. Le vain peuple pour lequel vous écrivez en reconnaîtra naturellement d'autant plus mal les parties dans l'organisme qu'il n'a pas été capable de les reconnaître préparées et isolées. C'est pourquoi, je préférerais avoir déjà entre les mains tout entier ce petit livre qui ne peut être destiné qu'à moi et aux quelques personnes capables de le comprendre. »

mais c'est à Lou qu'il confère en l'admirant, l'art de la synthèse, réservant, cette fois-ci et de façon générale, à l'analyste l'art plus modeste de fournir les *dissecta membra*; comme si, par cette nouvelle allusion à Horace, douze ans après, il voulait souligner le caractère exceptionnel du *Witz*, et avouer peut-être un échec. Et, en effet, dans les textes de « l'après-coup » où Freud mentionne cette œuvre, c'est sinon pour la désavouer, du moins pour insister sur son caractère « à part ». Si la *Lettre à F. S. Krauss* sur *Anthropophyteia* du 26 juin 1910³ souligne encore l'importance, voire le caractère indispensable pour l'analyse, des mots d'esprit, qui, comme les rêves, les mythes et les légendes, sont d'excellents auxiliaires à l'investigation de l'inconscient dont ils confirment les résultats⁴, l'*Introduction à la psychanalyse* (1916) réduit *Le Mot d'esprit* à une « longue digression » dans laquelle il se serait autrefois fourvoyé⁵, tandis que la *Selbstdarstellung* (1925) affirme que cette simple « ramification » de la *Traumdeutung* est bien moins estimable que, par exemple (et cet exemple n'est pas insignifiant), les contributions de Freud à la psychologie religieuse⁶.

La dépréciation de l'œuvre peut se lire aussi dans le nombre restreint de modifications apportées au cours

3. St Ed., XI, p. 233. Krauss avait demandé à Freud quelle valeur scientifique on pouvait accorder aux recueils de mots d'esprit.

4. Selon un geste habituel, de façon circulaire, après avoir soumis le mot d'esprit à une lecture analytique en 1905, Freud le réinscrit en 1910 dans le procès de la vérité analytique, le transformant en un auxiliaire méthodique. Même démarche à propos de la littérature et de l'art (cf. notre *Enfance de l'art*, Galilée 1970, et nos *Quatre romans analytiques*, Galilée, 1974).

5. P. 219-220 (Payot).

6. *Ma vie et la psychanalyse*, Gallimard, coll. « Idées », p. 85; St Ed. 20, 65.

des différentes rééditions (de 1912, 1921, 1925)⁷ comparé aux nombreuses adjonctions faites par ailleurs⁸ aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité* qu'il écrit simultanément⁹. Comme si, avec *Le Mot d'esprit*, Freud avait accouché d'un enfant bel et bien vivant mais qui n'en valait guère la peine, négligeable car indigne de lui. Le terme *Bemühung*¹⁰ ne cesse de hanter le texte. Dès l'*Introduction* Freud se demande s'il vaut bien la peine de prendre tant de peine pour ce coquin, le mot d'esprit, qui, en tout cas (cela sera démontré ultérieurement), par-delà la multiplicité de ses aspects et la diversité de ses techniques, est toujours une ruse, un « truc » pour réaliser une épargne de « peine » (de dépense) et regagner ainsi un plaisir perdu¹¹; plaisir que Freud ne peut, lui, procurer aux autres, puisqu'il est, dit-il¹², incapable de faire de l'esprit si ce n'est en rêve, et dans ce cas, il n'en porte pas la responsabilité : c'est le propre de tout rêveur d'être nécessairement un

7. Au point que la très mauvaise traduction française (de Marie Bonaparte et M. Nathan, Gallimard, coll. « Idées ») ne se donne même pas la peine de signaler ces ajouts, ce qui par moment rend le texte illisible ou absurde : par exemple, il annonce trois exemples de mots d'esprit et il en donne quatre, le quatrième ayant été ajouté ultérieurement en note par Freud mais intégré dans le texte même par la traduction – sans aucune précaution. Nous refaisons donc la plupart des traductions des textes cités.

8. Cf. aussi les innombrables ajouts dans la *Traumdeutung* ou dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne*.

9. Ce dont il faut se souvenir en permanence.

10. Il hante aussi *Constructions en analyse*, comme nous l'avons montré dans notre *Un métier impossible*, Galilée, 1983.

11. Plus précisément le mot d'esprit, par le simple jeu de l'activité psychique, épargne la dépense nécessitée par l'inhibition tandis que le comique épargne celle nécessitée par la représentation et l'humour celle nécessitée par le sentiment.

12. Cf. *L'Interprétation des rêves*, PUF, p. 258, n. 1; S.E., 4, 297-298.

« insupportable plaisantin »¹³. Qui plus est, si jeu de mot en rêve et mot d'esprit éveillé se ressemblent parce qu'ils puisent à une source commune – l'inconscient – et que le second subit donc sous son influence les mêmes mécanismes que le premier, par exemple, la condensation et le déplacement, le jeu de mots dans le rêve, phénomène non intentionnel, ne procure rien du plaisir que l'on éprouve lorsqu'on a réussi un « jeu de mots » pur et simple. Loin de nous faire rire, le rêve calembour nous laisse froid : il manque d'esprit¹⁴. Cette mise en avant de l'esprit « éveillé » – que Freud d'ailleurs ne ferait pas – semble jouer le rôle d'une dénégation et servir d'apoptose par rapport au mot d'esprit non intentionnel que Freud est bien contraint comme tous de faire mais sans plaisir. Tout le raisonnement semble bien analogue à celui du « chaudron » : 1° je ne fais pas de l'esprit; 2° quand j'en fais, ce n'est pas « moi » qui le fais et je n'éprouve pas de plaisir; 3° tout le monde fait de l'esprit sans en faire. Raisonnement par lequel Freud se défend contre une culpabilité qui le contraint, à propos de l'esprit, à prendre un supplément de peine (*einen weiteren Bemühung*) par rapport à ces prédécesseurs. C'est bien, en effet, parce que Fliess lui reprochait d'émailler les récits de ses expériences d'un trop grand nombre de mauvaises plaisanteries et de jeux de mots tirés des rêves¹⁵ que Freud entreprend ce travail¹⁶ sur *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*.

13. Cf. *Lettre à Fliess du 11 septembre 1899*.

14. Cf. *Introduction à la psychanalyse*, Payot, p. 219-220. L'exemple donné d'un jeu de mots dans le rêve est le calembour fait sur *Urmensch* (l'homme primitif) entendu comme *Uhrmensch* (l'homme de l'heure).

15. Cf. *Naissance de la psychanalyse*, PUF, p. 264.

16. Travail qui le conduira à lire en 1898 *Komik und Humor* de Th. Lipps (après avoir lu, du même auteur, *Les faits fondamentaux de la vie psychique*) et à s'expliquer avec lui. Cf. *Lettres*

C'est à Fliess, le père spirituel accusateur qu'il est en train de tuer dans son auto-analyse, que Freud adresse son discours justificateur. Et c'est à lui qu'il aurait pu dédier ce texte autodéfensif dans lequel il réitère le meurtre du père.

De Fliess et de tous ses pères – de tous les pères. Non sans une mauvaise conscience qui explique l'indifférence ultérieure et la mésestime « après-coup » de cette œuvre.

Freuer-Breud

Les reproches de Fliess, en effet, ont seulement catalysé et précipité l'intérêt que, par ailleurs, Freud prêtait aux mots d'esprit. Déjà dans les *Études sur l'hystérie* (1895) il soulignait leur affinité avec les processus inconscients à l'œuvre dans l'hystérie; ou plutôt, notamment à la fin de l'histoire du *Cas Élisabeth Von R.*, dans une note qui concerne Frau Caecilia, il souligne le processus inverse : l'hystérique de façon « ingénue » à l'occasion, par exemple, d'une offense verbale, est capable de transformer une expression linguistique figurée en une image concrète quasi hallucinatoire; elle prend certaines locutions telles que « coups au cœur », « coup au visage », « rester cloué sur place » dans un sens littéral, c'est-à-dire les ressent comme des faits réels, ne faisant par là que réanimer les impressions auxquelles la locution verbale doit sa justification : « Comment en sommes-nous venus à dire en parlant d'une personne offensée : " Ça lui a donné un coup au

à Fliess, 94, 95, 97 in *Naissance de la psychanalyse*, p. 231-232 et le dernier chapitre de *L'Interprétation des rêves*, *op. cit.*, p. 319 et suiv. (PUF); St Ed. 5, 611.